

Pages Missing

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

REVUE ECCLÉSIASTIQUE ET HISTORIQUE

COMPRENANT SEIZE PAGES, PUBLIÉE LE 1ER ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Abonnement : Canada, \$1.00 par an.

Etats-Unis, \$1.25.

Etranger, 7 francs

SOMMAIRE :—Les vicaires généraux du diocèse de Winnipeg—Le sénateur Fiset et Louis Riel—Notre foi conquérante—Les causes essentielles de la grande guerre—Feu le R. P. Joseph Hugonard, O.M.I.—Conversions et défections—Consécration de la paroisse de Somerset au Cacré-Cœur—Deux lettres du P. Lacombe écrites en 1852—Fonds de propagande française—Au Mexique—Ding ! Dang ! Dong !—R. I. P.

VOL. XVI

1 MARS 1917

No 5

LES VICAIRES GÉNÉRAUX DU DIOCÈSE DE WINNIPEG

Dans une circulaire adressée à son clergé, en date du 12 février, S. G. Mgr Sinnott, archevêque de Winnipeg, annonce qu'il a nommé vicaires généraux Mgr A.-A. Cherrier, P. A., curé de l'Immaculée-Conception, et M. l'abbé John-J. Blair. Ce dernier remplira en même temps les fonctions de chancelier.

Nos respectueuses félicitations aux nouveaux vicaires généraux.

LE SÉNATEUR FISET ET LOUIS RIEL

L'honorable sénateur Fiset, de Rimouski, décédé récemment, a joué un rôle important dans l'affaire Riel lorsque ce dernier fut élu pour la deuxième fois à la Chambre des Communes en 1874, comme représentant du comté de Provencher. M. Georges Pelletier a rappelé ce rôle comme suit dans le *Devoir* :

“La deuxième fois que Riel fut élu député, M. Fiset força le greffier de la Chambre à recevoir son serment d'office, mettant ainsi le politicien métis à l'abri des poursuites, du moins pour un temps. En cette occasion, le docteur Fiset joua sa vie, puisque les députés anglais, ameutés contre Riel, l'eussent écartelé avec son protecteur, s'ils l'eussent trouvé. Les vieux politiques se rappellent encore cet épisode, où le député de Rimouski dut user de toutes ses ressources intellectuelles et de sa vigueur physique remarquable, — c'était un solide gaillard —, pour réussir à mettre Riel à l'abri, à Hull, hors du territoire ontarien.”

NOTRE FOI CONQUERANTE

Partout où le peuple canadien a porté sa vie, sa parole et ses actions, depuis les rivages tourmentés de l'Acadie jusqu'aux plaines de l'Ouest, et depuis nos régions du nord jusque dans les Etats-Unis où ont émigré nos frères, c'est la fortune sans doute, c'est le pain quotidien et c'est la prospérité matérielle que l'on a recherchés, mais c'est aussi en même temps, et par la force même de nos vertus traditionnelles, une œuvre de foi que l'on a accomplie.

Abbé Camille Roy.

LES CAUSES ESSENTIELLES DE LA GRANDE GUERRE

Du dernier livre de Mgr L.-A. Pâquet: *Etudes et Appréciations*, nous détachons le paragraphe suivant d'un puissant travail sur "le Pape et la paix":

"L'équité historique nous contraint d'avouer que, quelles qu'aient été les causes prochaines du conflit, et si grande qu'on suppose la culpabilité du parti agresseur, culpabilité énorme et dont Dieu seul peut mesurer l'étendue, tous les peuples qui se combattent à l'heure actuelle ont péché contre la religion et la civilisation, et qu'ils s'infligent à eux-mêmes un exemplaire châtement. C'est la propre pensée de Benoît XV lorsqu'il dit (1): "Dieu permet que les nations qui l'ont oublié et méprisé pour s'enfoncer dans les tourcis de la terre, se châtient mutuellement de leurs propres mains." Cette guerre-ci ne se peut juger d'après les règles communes. Ce n'est pas seulement tel ou tel peuple contre des peuples ni même principalement la guerre de rivaux. C'est surtout et par-dessus tout la revanche de Dieu contre les sociétés pécheresses. Les crimes de Sodome firent submerger le monde dans un déluge d'eau. Les crimes beaucoup plus graves d'irréligion des pouvoirs publics ont plongé les nations dans un déluge de sang. Recueillons nos souvenirs. Sans remonter jusqu'à la Révolution et jusqu'à la Réforme, nous ne pouvons ne pas constater que la spoliation sacrilège des Etats du Pape accomplie avec d'odieuses complicités, que les fameuses lois de mai inspirées par l'orgueil et appliquées par la force brutale, que la rupture injustifiée du Concordat de 1801, et l'oppression des nationalités, et la persécution des minorités, constituent autant de crimes antireligieux et antisociaux et que ces crimes pèsent d'un immense poids sur les nations en conflit."

(1) Allocution du 22 janvier 1915. — Cf. saint Thomas, GOUVERN. DU PRINCE, I. III, ch. 7.

FEU LE R. P. JOSEPH HUGONARD, O. M. I.

La phalange des intrépides missionnaires Oblats, pionniers de la civilisation et de l'évangile dans l'Ouest canadien, vient d'être décimée pour la troisième fois dans l'espace de deux mois. Le 12 décembre, le P. Lacombe terminait ses 67 années de vie dans nos plaines, le 10 janvier le P. Allard y achevait son demi-siècle et le 11 février le P. Hugonard quittait sa mission de Qu'Appelle avec sa gerbe de mérites de près de 43 ans de labeurs.

Toute la vie de ce dernier missionnaire, depuis sa venue au Canada en 1874, s'est passée dans la vallée de Qu'Appelle. Son école industrielle de Lebrét — la plus remarquable du genre sur le continent — lui doit une dette de reconnaissance éternelle. Il en a choisi le site, — tous ceux qui l'ont visitée savent combien ce choix fut heureux —, l'a érigée, a présidé à ses développements successifs, est allé lui recruter des élèves jusque chez les tribus païennes, et, à l'instar de la Jérusalem antique, l'a fait renaître de ses cendres plus grande et plus belle lorsqu'un cruel incendie l'eût rasée en 1904. C'est à l'ombre de cette école que, le printemps venu, on lui creusera sa fosse et qu'il y dormira son dernier sommeil. Son souvenir y demeurera en bénédiction et l'amour y gardera sa tombe. Sa grande âme d'apôtre continuera à planer sur cette vallée et à veiller sur l'heureux développement de tous les germes de vie qu'il y a plantés et si longtemps arrosés des eaux de la grâce divine et d'une entière abnégation.

Le regretté défunt naquit à Colombe, dans le département de l'Isère, en France, le 1er juillet 1848, de Jean Hugonard, cantonnier, et de Françoise Rival. Il fit ses études au petit séminaire de la Côte-Saint-André et au grand séminaire de Grenoble. A l'automne de 1872 il entra dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée à Notre-Dame de l'Osier et y prononça ses vœux le 18 octobre 1873. Le 28 février 1874 il reçut à Autun l'onction sacerdotale des mains de Mgr Grandin, O. M. I., et dès le 25 avril il s'embarqua au Havre à destination des missions du diocèse de Saint-Boniface. Il était l'une des dix-sept recrues que l'apostolique évêque de Saint-Albert avait faites pendant son séjour de près d'une année en France dans l'intérêt des missions. *L'Œuvre de la Propagation de la Foi* avait prié le sympathique évêque missionnaire de mettre, à son service, le talent de sa parole et l'activité de son zèle. Vingt-trois cathédrales entendirent sa parole de feu, et combien de paroisses, de séminaires, de collèges, de pensionnats, de cercles catholiques!

A son arrivée à Saint-Boniface, le 28 mai 1874, le P. Hugonard reçut son obédience pour la mission de Qu'Appelle, où travaillait de-

puis 1868 le dévoué P. Decorby, décédé le 16 octobre dernier. En 1880 il remplaça le P. Decorby, transféré à Saint-Lazare, et fut pendant quatre ans supérieur de la mission. En 1884 il commença la construction de son école industrielle pour les enfants sauvages des deux sexes. Les Rdes Sœurs Grises prirent dès cette année la direction des filles.

Nous ne saurions donner une idée plus juste des débuts de cette école qu'en reproduisant ce que Mgr Taché en dit dans le rapport qu'il adressa au chapitre général des Oblats au mois d'avril 1887. (1) Empruntons-lui d'abord cette description de la vallée de Qu'Appelle:

“ Prenant le chemin de fer à Winnipeg, on va trois cent vingt-trois milles à l'ouest, où se trouve une gare qui a nom Qu'Appelle. Une voiture publique en part tous les matins; après avoir parcouru quatorze milles par de beaux chemins et sur un terrain très accidenté, le voyageur est frappé d'admiration à la vue du délicieux panorama qui se déroule à ses yeux. C'est la vallée de Qu'Appelle, au fond de laquelle reposent huit lacs charmants, reliés ensemble par la rivière du même nom, qui, vue des hauteurs, semble un filet d'argent, tendu comme une ligne qui cherche des victimes dans ces jolis lacs où abonde un poisson délicieux. Entre le Lac des Bois et les Montagnes Rocheuses, il n'y a rien de comparable aux beautés de la vallée de Qu'Appelle. Descendons des hauteurs, qui ont plus de trois cents pieds d'élévation, longeons pendant quatre milles un de ces riches viviers, dont nous venons de parler, puis arrêtons-nous sur un fertile plateau qui se rend de l'extrémité de ce lac jusqu'au suivant. C'est la *Mission*. Je choisis ce site en 1865, pendant le mois d'octobre que je passai à Qu'Appelle. Pendant chacun des deux hivers suivants, M. J. N. Ritchot, curé de St-Norbert, alla y commencer l'établissement qui fut confié au R. P. Decorby, à l'automne de 1868 et où nos Pères sont restés depuis.”

“ Le Gouvernement en établissant une Ecole Industrielle pour les jeunes sauvages catholiques de la Province d'Assiniboïa, a bien voulu consentir au désir, que l'Archevêque de St-Boniface lui a manifesté, de voir cette école confiée à un Père Oblat et construite tout près de notre mission de Qu'Appelle, là, où, d'ailleurs le site laisse bien peu à désirer. Cette école est à sa troisième année d'existence. Elle appartient au Gouvernement, qui a la charge de toutes les dépenses et l'inspection de tout ce qui s'y fait, seulement la direction en est confiée au R. P. Hugonard, qui porte le nom officiel de Principal et qui reçoit pour son trouble les émoluments annuels de six mille francs, sans compter logement, nourriture et autres frais occasionnés par sa charge. Le R. P. Principal est généreusement et puissamment secondé par cinq Sœurs de la Charité, qui se dévouent

(1) Mission des O. M. I., vol., XXV p. 153 et suiv.

également à cette œuvre aussi méritoire que fructueuse. Les Sœurs sont rémunérées par le Gouvernement.

“A la fin de 1886, l'école comptait déjà quatre-vingt-un jeunes sauvages des deux sexes et le Samedi-Saint, quatorze de ces adolescents païens avaient reçu le saint baptême. Je vous transmets intégralement, mon Très Révérend Père, le rapport que l'excellent Père Hugonard m'a adressé; ce document (1) vous donnera une idée exacte des fruits abondants de sanctification que cette école est appelée à faire mûrir.

“Le P. Hugonard, ayant fait vœu de pauvreté, remet au Supérieur de la mission, auquel il est soumis, la partie de ses honoraires qui ne lui est pas strictement nécessaire et aide ainsi puissamment le groupe des missions au milieu desquels il se trouve.

“L'impression favorable que les enfants de l'école font sur les tribus, dans les rangs desquelles ils sont recrutés, contribue évidemment au mouvement heureux vers la grâce, qui se remarque depuis quelque temps parmi ces sauvages. D'un autre côté, le voisinage immédiat de son Supérieur et de ses frères, assure au P. Hugonard une partie des avantages de la vie de famille. Les Pères de la mission dirigent les religieuses de l'école; dans les choses saintes et de la foi, les deux établissements se prêtent un concours puissant.”

L'extrait suivant d'une lettre du P. Lacombe au T. R. P. Général des Oblats, en date du 24 décembre 1877, (2) nous fait comprendre le zèle que mit le P. Hugonard à l'œuvre si importante de l'école industrielle: “En ce moment, le P. Decorby est au milieu de ceux qu'on appelle les *hivernants* et y résidera jusqu'à la fin de l'hiver. Ils sont à quelques centaines de milles de la mission. Ces *hivernants* forment différents camps de cinquante à quatre-vingts familles chacun, ce qui fait surgir pour un temps différents villages composés de cabanes construites seulement pour le temps de la chasse. Depuis plusieurs années, nos Missionnaires ont passé leurs hivers au milieu de ces populations si dévouées au prêtre et si heureuses de le posséder pendant leurs aventureuses excursions. En l'absence du P. Decorby, le P. Hugonard garde la maison, s'occupe de ceux qui sont restés, étudie les langues, etc. Ce genre de vie d'une partie de nos métiers est un grand obstacle à l'action civilisatrice et religieuse. Jusqu'ici il a été bien difficile d'instruire les jeunes enfants qui grandissent sans entendre parler d'autres choses que de courses à la chasse, de fourrures, de peaux, etc. Ne voyant le prêtre qu'une fois dans l'année, et seulement en passant, ils ne peuvent que bien imparfaitement profiter des leçons du catéchisme et ne connaissent pas l'école. Cette vie des *hivernements* est loin d'être favorable à l'amé-

(1) Cf. L'Ami du Foyer, juillet 1908, p. 178 à 183

(2) Missions des O. M. L., vol. XVI, p. 173.

lioration morale et temporelle de ces chrétiens qui, malgré leur attachement à la religion, en oublient souvent les préceptes. Mais bientôt ils seront forcés malgré eux de se fixer et de cultiver la terre car la chasse au buffle va disparaître, cet animal menaçant d'être anéanti par la grande destruction qui s'en fait continuellement."

L'école du P. Hugonard remédia à ces graves inconvénients de la vie nomade pour l'instruction religieuse de la jeunesse. Une lettre du R. P. J.-P. Magnan, — qui fut supérieur de la mission de Qu'Appelle de 1886 à 1901, — datée du 10 février 1893 et adressée au T. R. P. Soullier, vicaire général de la Congrégation, fait toucher du doigt les consolants résultats déjà obtenus :

"Depuis 1889, le personnel de cette école a été considérablement augmenté. D'abord, pour le personnel dirigeant et enseignant, il y a aujourd'hui deux Pères Oblats, le R. P. Hugonard, principal et directeur général de toute l'école, le R. P. Dorais, directeur des garçons, puis neuf religieuses, un teneur de livres, deux maîtres d'école, cinq instructeurs pour les différents métiers et enfin un employé qui remplit les fonctions de gardien du feu pendant l'hiver et de jardinier pendant l'été; vingt en tout.

"Le nombre des enfants inscrits en 1892 est de cent quatre-vingt-quatorze. C'est plus que le double de celui qui avait été donné pour 1886 dans le rapport de Mgr Taché. De l'aveu de tout le monde, cette école est la meilleure de toutes celles tenues par le gouvernement. Voici ce qu'en disait l'inspecteur dans son dernier rapport: "L'intérieur de chacune des écoles des garçons et des filles est une merveille de propreté et d'ordre, à commencer par les salles de réception, les différentes salles d'école, les réfectoires, les dortoirs, etc." Et cet inspecteur n'a que des louanges à donner dans tout son rapport. Cette école est la perle de nos Missions et notre principale espérance pour la conversion des sauvages. D'un seul coup, le samedi saint de l'année 1891, le R. P. Hugonard présentait au saint baptême trente-quatre de ces enfants. L'année suivante il en avait encore une douzaine.

"Que de traits consolants on pourrait citer ! Je me contenterai d'un seul. Il n'y a pas encore bien longtemps, une pauvre femme païenne était mourante dans la réserve de Piapot. Elle avait entendu parler des consolations et des espérances de la religion des *croiyants* et elle désirait recevoir le saint baptême. "Va donc chercher l'homme de la prière, disait-elle à son mari, pour qu'il vienne laver mon âme par l'eau de la prière afin que je puisse aller voir le Grand Esprit." Mais son mari, païen fanatique, ne voulut jamais lui procurer cette consolation. "Nous avons reçu nous aussi notre manière de prier et nous devons y mourir comme nos grand-pères, lui répondait-

(1) Missions des O. M. I., vol. XXXI, p. 70.

il. L'infortunée malade eut beau insister, supplier, elle ne put pas obtenir d'autre réponse. Heureusement elle avait à l'école industrielle une fille déjà baptisée et bien instruite de sa religion. Cette enfant fut l'instrument dont Dieu se servit pour procurer la grâce du salut à cette pauvre femme.

"Elle vint voir sa mère, et celle-ci se fit instruire par elle pendant les moments que le mari païen était absent de la maison. "Répète-moi ce que t'a dit le prêtre, disait la malade; fais-moi connaître les paroles de la prière. . ." Elle put ainsi apprendre les principaux mystères. Puis enfin, profitant d'une occasion où elles étaient seules, la jeune fille, d'une main tremblante, versait l'eau du salut sur le front de sa mère pendant que ses lèvres prononçaient les paroles de la régénération: "Je te baptise au nom du Père, etc." Quelques instants après, la malade expirait, toute consolée et pleine d'espérance. La pauvre Adéline (c'est le nom de la jeune fille), désormais orpheline, revint à l'école, heureuse d'avoir été l'instrument de la Providence pour donner la naissance spirituelle à celle de qui elle avait reçu la vie du temps. C'est elle-même qui donna ensuite ces détails au Père et aux Sœurs de l'école. Ces traits sont bien de nature à encourager ceux qui dirigent cette belle œuvre et à les dédommager des ennuis et des tracasseries auxquels ils doivent nécessairement se soumettre. Un autre sujet de consolation sont les morts édifiantes arrivées en grand nombre à l'école depuis sa fondation. Dans les premiers temps le P. Hugonard redoutait par-dessus tout ces morts; mais aujourd'hui il voit qu'elles ont été une vraie source de bénédictions pour son école, et le souvenir de l'édification laissée par ces chers enfants, avec la pensée que le Bon Dieu l'a choisi pour être l'instrument de leur salut éternel, est une de ses plus douces consolations. Voilà déjà plus de cinquante enfants moissonnés par la mort depuis la fondation de l'école. On aurait pu craindre que ces morts, si nombreuses, ne détournassent les sauvages de nous confier leurs enfants. Mais non; ces morts ont été en réalité *semen christianorum*. Les enfants ont toujours continué à venir en plus grand nombre après ces nombreux décès. Les chers petits qui nous ont quittés forment maintenant au ciel la portion la plus précieuse de la famille. Et comme l'ingratitude est inconnue au ciel, ils ne peuvent manquer de prier pour leurs bienfaiteurs et de protéger cette belle institution à laquelle ils sont redevables de leur salut éternel."

Ces témoignages autorisés rendus il y a environ trente ans à l'œuvre du cher P. Hugonard nous ont paru revêtir un vif intérêt et constituer un bel hommage à sa mémoire. Nous continuerons l'esquisse de sa vie si méritoire et si apostolique et nous la couronnerons par le touchant éloge funèbre que S. G. Mgr Mathieu, son digne archevêque, a déposé sur sa tombe le jour de ses funérailles.

CONVERSIONS ET DEFECTIONS

The Canadian Freeman, journal catholique publié à Kingston, Ont., et dirigé par des prêtres, a publié l'entrefilet suivant dans son numéro du 1er février:

"It is very consoling to note the constant stream of conversions to the Faith. But it is heart-breaking to reflect upon the defections from the fold. That there is a Catholic leakage it would be idle to deny. As Dr. O'Malley writes in *America*: "Take up any evening paper and you can read of the marriage of Gladys Murphy to Mr. Francis Burke, in the second Baptist Church, by the Rev. Peter Doyle, and every one in the group, from parson to flower girl, had grandmothers that took their beads to bed with them." And to read over the roster of the I. W. W. and other anarchistic and socialistic organizations is to be forcibly reminded of the A. O. H. directory."

Inutile d'ajouter que semblables défections sont extrêmement rares dans les rangs des catholiques de langue française, même dans les centres anglais. A quoi cela tient-il, sinon au rempart contre les fréquentes relations sociales avec les protestants et contre les mariages mixtes que constitue pour nos compatriotes l'usage de la langue française? Il y a donc plus qu'une question de légitime fierté de race au fond de la lutte pour le maintien de la langue française dans les écoles et les églises fréquentées en tout ou en notable partie par les nôtres; il y a une question religieuse et apostolique intimement liée à la conservation de la foi chez de nombreuses générations. L'expérience démontre que les Canadiens-français, qui perdent leur langue, ne perdent que trop souvent leur religion. Si l'on veut vraiment travailler au maintien de la foi chez les nôtres, qu'on ne néglige rien pour conserver chez eux le parler ancestral et qu'on favorise son enseignement à leurs enfants dans les écoles.

CONSECRATION DE LA PAROISSE DE SOMERSET AU SACRE COEUR

Nous reproduisons avec plaisir la note suivante que nous apporte le *Messenger Canadien*: "Le premier dimanche de décembre, la paroisse de Somerset, Man., s'est consacrée solennellement au Sacré Cœur. Mgr Dugas, de Saint-Boniface, prononça un sermon de circonstance après lequel M. le curé Boivin présenta au Sacré Cœur la consécration de ses paroissiens et des familles de la paroisse. Pour se préparer à ce grand acte la paroisse s'était approchée des sacrements."

DEUX LETTRES DU P. LACOMBE ECRITES EN 1852

La deuxième lettre du P. Lacombe, à laquelle nous avons fait allusion dans notre dernier numéro, (page 59), porte la date du 11 mars et est adressée à un ami, dont le nom n'est pas indiqué dans la source où nous la puisons. Comme elle contient de nombreux et étonnants détails sur la bataille des Métis contre les Sioux le 13 juillet 1851, nous la reproduisons *in extenso*.

CHER AMI,

Lisant dans les *Mélanges* du 9 mars quelques lignes écrites de la Rivière-Rouge, sur la récolte et sur les chasses des prairies, je me permettrai de vous fournir quelques détails plus amples, particulièrement sur cette attaque des Sioux dont il est question dans le fragment qui a été publié et qui eût lieu l'été dernier, pendant nos courses aventureuses, lorsque nous étions à la poursuite du buffle sauvage. (Je crois par là vous faire plaisir, vous surtout qu'intéressent tant les établissements de la Rivière-Rouge.) Vous me pardonnerez le style bien simple d'un jeune missionnaire et les phrases mal sonnantes qui se rencontreront dans ce récit.

Trois fois j'ai eu le plaisir et la consolation d'accompagner les chasseurs qui sont pour la plupart *Métis, Sautoux et Cris*, et plusieurs *Sautoux* chrétiens. Dans la caravane se trouve ordinairement aussi plusieurs infidèles, qui, profitant de cette occasion favorable pour se faire instruire, se trouvent alors proche de *l'homme habillé en noir*. En 1850, j'ai passé tout l'été dans les prairies. Il n'en fallut pas davantage pour me donner un caractère et des manières sauvages. N'entendant parler que *sauvage*, n'étudiant que *sauvage*, ne rêvant que *sauvage*, on cesse bien vite d'être un *mangeur de lard*, et on a l'honneur d'être bientôt naturalisé. Je sais donc un peu à présent ce qui en est de ces missions aventureuses et ambulantes. Mais il serait trop long de vous dire tout ce qui se passe d'étrange, de merveilleux dans ces courses hardies et dangereuses ou plutôt dans ces combats où le bison furieux fait payer souvent bien cher à l'intrépide cavalier, la balle ou la flèche qui a traversé ses flancs. A vous dire le genre de vie qu'on mène, durant ces cinq mois, dans ces plaines sans bornes que l'on parcourt en tous sens; vous retracer cette prairie immense avec ses buttes et ses côteaux, couverte parfois de plusieurs milliers de bœufs et vaches, d'autres fois n'offrant qu'une solitude monotone, où l'œil fatigué ne rencontre rien de distinctif, où la vue va se perdre dans un mirage, où il vous semble voir une grande nappe d'eau avec ses vagues; vous raconter les incidents heureux ou malheureux qui nous arrivent tous les jours, je n'en finis plus. C'est là que nous sommes vraiment les enfants de la Providence, pliant nos loges le matin sans savoir où nous les tendrons

le soir. Rien de si simple qu'une loge de cuir; cependant, il y a quelque chose d'agréable et de mystérieux dans cette tente, qui nous rappelle celle dont parle le prophète Ezéchiël, et qui convient si bien à la vie voyageuse du missionnaire, étant l'image de son pèlerinage continuë sur la terre. Dans le temps de ces chasses, il ne reste presque personne à l'établissement: tous partent, hommes, femmes et enfants avec le petit ménage. C'est principalement pendant ce temps que le missionnaire opère le bien avec avantage parmi cette population, l'ayant sans cesse sous ses yeux, et autour de lui. Au milieu de tout cela, pourrait-on s'empêcher d'admirer et de louer cette bienveillante Providence, qui, dans ce grand désert, nourrit avec abondance ses nombreux enfants des prairies ?

Comme le dit le correspondant des *Mélanges Religieux*, la récolte de la Rivière-Rouge a été assez abondante l'année dernière, quoiqu'une grande inondation ait fait bien craindre pour le succès des semences. A la fonte des neiges et au départ de la glace, l'eau a débordé plus de 15 à 20 pieds, sur les bords, à certaines places, sur tout à Pimbina, ou plusieurs maisons ont été rasées et emportées.

Mais venons-en à ces fameux et intrépides Sioux, qui voudraient faire la loi à tous ceux qui n'ont point de sang *Dakota* (1). Il faudrait une autre plume plus habile que la mienne pour vous peindre le caractère de ces valeureux *chanteurs* de guerre avec la chevelure de leurs ennemis, pour vous dire les festins de famille qu'ils font avec les membres encore palpitants d'un Métis ou d'un Sautoux, ou d'un Assiniboâne, qui aura été assez malheureux pour tomber entre les mains de ces cruels anthropophages. Avant de leur servir de nourriture, son corps leur servira de jouet, chacun lui portera un coup de couteau, pour, ensuite, avoir l'honneur de porter sur la tête, une plume de *Kilion*, marque de leur bravoure.

Nous étions partis de Pimbina le 16 juin dernier. Notre caravane se composait de 1 300 âmes. Nous avions 1 100 charrettes, qu'il s'agissait de remplir de viandes séchées au soleil, et ensuite pilées pour être réduites en *pimikchigan*. Dans le même temps que nous laissions Pimbina, une autre caravane, composée seulement d'à peu près 200 charrettes partait de la mission de St-François-Xavier du *Cheval Blanc*. Monsieur Laflèche, missionnaire de cette place, accompagnait ce parti.

D'après un avertissement donné, les deux caravanes devaient se rencontrer dans la prairie, à une place désignée, afin de tenir un conseil général sur la marche que les deux camps auraient à suivre pour s'éloigner suffisamment l'un de l'autre, et ne pas se nuire dans la chasse. En effet, au temps marqué et au lieu indiqué, nous découvrîmes à grande joie, le camp du *Cheval Blanc*, qui venait à nous, et

(1) Dakota, c'est ainsi qu'ils s'appellent en leur langue.

J'ai pu embrasser le bon M. Laffèche, ce cher compatriote. Dans notre grand conseil, une des principales résolutions qui fut prise, fut qu'on ne laisserait plus entrer les Sioux dans nos camps, comme cela était arrivé tous les ans. Ils font semblant de faire la paix; et ensuite, quand ils en trouvent l'occasion, ils massacrent, voyant qu'on ne se défie pas d'eux.

Après quelques jours de marche ensemble, on se sépara pour se partager cette grande *commune* et aller chaque camp à sa chance. Déjà quinze jours s'étaient écoulés, depuis l'entrevue des deux caravanes. Nous avions déjà couru la *vache* plusieurs fois; on était plein d'espérance pour un heureux succès. Nous étions proche d'une place appelée la *Maison du Chien* (*Animukkiwâm*), endroit remarquable pour cacher quelques partis de guerre qui n'en veulent qu'aux chevalures. C'était le dimanche, après la messe, dans le mois de juillet. Notre caravane était en marche; quoique ce fut le dimanche, il avait été permis de lever le camp pour approcher un peu d'une foule de vaches qui se trouvaient proche, afin d'être prêts à *courir*, le lundi. Pendant, dis-je, qu'on était ainsi en marche, un petit parti de Sioux sort d'une embuscade et *fonce* à l'improviste sur nos traîneurs. Mais heureusement ils furent découverts à temps et nos cavaliers leur donnèrent la chasse. Quelques heures après on campait; je fais la prière du soir. En finissant, voilà que, tout à coup, deux courriers, tout pâles et tremblants, venant du camp de M. Laffèche, arrivent à nous à *course de cheval*. Ils nous annoncent la triste nouvelle que, sans aucun doute, à l'heure qu'il est, M. Laffèche et ses gens, sont devant Dieu; qu'une foule épouvantable de barbares Sioux les entourent, et qu'eux-mêmes sont sortis du camp à la fureur des balles, pour venir nous avertir et demander du secours pour sauver ceux qui vivaient encore. On peut s'imaginer quelle terreur et quelle consternation se répandirent au milieu de nous à cette triste nouvelle! Les deux camps se trouvaient à une distance de 30 à 35 milles l'un de l'autre. On tint conseil le soir et il fut décidé que le lendemain matin une partie de nos *tireurs* partiraient en avant, au secours, pendant que le reste du camp marcherait après eux pour réunir nos forces. Je confessai toute la nuit ceux qui devaient partir les premiers; tout annonçait une mort certaine pour eux. Je recommandai pour le lendemain un *jeûne général*. "Oh! ami, ça jeûnait, et pis il passait midi," comme on se disait ensuite. Je promis deux messes, pour réclamer la protection de Celle qu'on appelle à si juste titre le *secours des chrétiens*.

Pour revenir à l'autre caravane qu'on supposait détruite, il faut vous dire que trois cavaliers de ce parti avaient été faits prisonniers par les Sioux, pendant que ces trois Métis imprudents se tenaient bien loin des leurs. Avec ces trois prisonniers qu'ils firent semblant

de bien traiter, les Sioux s'en retournèrent à leur camp, qui était en vue. Ils étaient bien là 800 loges et 2 000 hommes. Ils firent entendre aux prisonniers que, le lendemain, ils voulaient rentrer dans le camp des *priants*, pour faire la paix et fumer ensemble, comme à l'ordinaire. Mais ils n'avaient pas plus envie de faire la paix que les années précédentes. Depuis plusieurs jours, ils examinaient nos marches par leurs découvertes. Voici quel était leur dessein: ils voulaient rentrer dans un camp, à la faveur de quelques prisonniers, et ainsi tout mettre à feu et à sang, sans qu'il vînt à leur en coûter. Ensuite, après avoir jeté la terreur par un premier massacre, venir forcer l'autre camp pour lui en faire subir autant.

Les pauvres prisonniers n'attendaient plus que la mort, connaissant bien la résolution prise de ne pas laisser entrer les Sioux. Pour les gens de M. Laffèche, prévoyant bien ce qui allait arriver, et pensant qu'il valait mieux que trois fussent massacrés plutôt que le camp entier, ils commencèrent à former un rond avec leurs charrettes *mâtées*, et à s'en faire un rempart contre les Sioux, car tout annonçait la guerre. En dedans de ce rempart, les femmes creusèrent des trous pour se mettre avec leurs enfants à l'abri des balles; et en dehors, les hommes en firent aussi pour eux, pour combattre de là.

Le lendemain, dimanche, au soleil levant, voilà que les Sioux s'avancent, tous à cheval, et presque tous armés de fusils. Ils semblaient venir comme pour faire la paix; cependant ils tenaient les prisonniers en arrière. C'est pendant ce temps-là que deux purent s'échapper; car on leur avait laissé leurs chevaux, pour mieux cacher le dessein cruel qu'on avait sur eux. Quel triste spectacle que le petit camp des chrétiens, composé tout au plus de soixante-dix à quatre-vingts tireurs, en comparaison de cette nuée de barbares qui visaient à un massacre et à un pillage certain. Pour ce cher M. Laffèche, après avoir donné à son peuple les secours de la religion, requis en pareille circonstance, il était blotti dans son trou, attendant la mort. Il suppliait le Dieu des armées pendant qu'on se préparait à combattre avec courage et à vendre chèrement sa vie. C'était chose étonnante que le courage et la présence d'esprit de ce bon missionnaire, dans une circonstance si critique. Seul, il n'a personne pour lui donner une dernière absolution, mais il a confiance et il connaît le cœur du Maître généreux qu'il sert. Partout dans le camp on entendait que pleurs et que gémissements. Tout à coup des cris d'encouragement se font entendre; les chansons de guerre font oublier le danger. Les Sioux sont proche: on leur crie de s'éloigner: on leur dit qu'il n'y a plus moyen de fumer ensemble. Ils avancent toujours. On va tirer, il n'y a plus de paix à faire; qu'ils rendent le prisonnier et s'en retournent. Ils persistent. Un des chefs est auprès des remparts; on lui crie de fuir; il veut rentrer, alors un cri part! à bas les

traîtres, et, en même temps, un coup de fusil qui le renverse de son cheval. C'est alors que le combat s'engage. Les chrétiens s'encourageaient à continuer un feu roulant, et en effet c'était une détonation continuelle. Pour les Sioux ils commencèrent par mettre à mort, d'une manière épouvantable, le seul prisonnier qui leur restait. Après lui avoir coupé les mains, les pieds et levé la chevelure, ils entourèrent le camp de M. Lafèche, en formant plusieurs cercles à l'entour. Ils poussaient des cris de mort, en élevant ces débris sanglants d'un corps humain. La première attaque dura presque six heures. Aucun des chrétiens ne fut tué; huit Sioux y perdirent la vie. Ils furent obligés de se retirer, par une pluie et une brume épaisse, qui les empêchaient de se servir de leurs flèches et leur nuisaient beaucoup pour tirer. Le lundi matin, ils reparurent encore, avant que le secours envoyé de notre camp arrivât; mais après une attaque de presque cinq heures, ils furent encore forcés de lâcher prise, par une pluie toute providentielle, en laissant encore huit des leurs sur la place. Pas un seul Métis ni Sauteux n'avait été blessé à mort. C'est après cette seconde bataille que le secours envoyé de mon camp arriva. En peu de temps les deux camps se trouvèrent ensemble. Que ce moment fut touchant, quand on se revit, après de si tristes circonstances! Des larmes de joie et de reconnaissance coulaient des yeux de tous. On était donc fort contre les Sioux, étant presque certain qu'ils n'avaient presque plus d'amonition. Ils se trouvaient vraiment entre nos mains, et à une très petite distance, campés avec leurs familles. Pour lors mes gens ne demandaient plus que la vengeance et la destruction de leurs ennemis acharnés. Il s'agissait donc d'user de toute notre influence pour empêcher le massacre de cette multitude d'infidèles. Dans une grande assemblée, M. Lafèche et moi, nous tâchâmes d'apaiser notre peuple et de lui faire comprendre que si Dieu, dans sa miséricorde, avait été assez bon pour nous conserver par un miracle, il ne fallait pas profiter de ce secours surnaturel pour faire périr tant de femmes et d'enfants, innocentes victimes, qui seraient enveloppés dans le massacre. A la fin nos chrétiens cédèrent aux paroles de la Religion, et, quoique dans le bon droit comme nous le pensions nous-mêmes, ces barbares pouvaient être punis, comme ils le méritaient; mais, grâce à la vertu de la prière, ils purent échapper et s'enfuir à la faveur de la nuit.

Puisse cette circonstance, où le bras de Dieu s'est montré si visiblement, faire comprendre à ces hommes de carnage et de sang qu'il n'y a de fort que la prière, et que ce n'est pas plus difficile pour le Maître de la vie, de combattre avec un petit nombre qu'avec des milliers. Il paraît en effet que les Sioux furent frappés et comme stupéfaits de voir qu'ils ne pouvaient venir à bout de cette poignée de chrétiens, et ils leur crièrent en abandonnant la dernière attaque: *Nous nous retirerons, mais remerciez le Wachidjio wakan, qui est*

avec vous; (voulant parler du prêtre). On voit bien que sa médecine (sa prière) est trop forte pour la nôtre. Vous l'emportez; votre médecine est puissante.

Je termine, mon cher ami, en faisant des vœux pour que ce pauvre peuple, qui n'aime qu'à se baigner dans le sang de ses semblables, s'adoucisce enfin et oublie sa férocité devant la croix d'un Dieu qui a donné sa vie pour ses ennemis.

Je suis bien sincèrement,

Mon cher ami,

Votre dévoué et obéissant serviteur,

Albert LACOMBE,
Missionnaire.

FONDS DE PROPAGANDE FRANÇAISE

L'Association Catholique Franco-Canadienne de la Saskatchewan vient d'ouvrir une souscription publique pour se constituer un Fonds de propagande française. Elle veut travailler à faire de la lumière dans l'esprit de nos concitoyens anglais sur les questions qui nous divisent en leur faisant connaître nos idées et nos aspirations. Elle inaugure sa campagne par la publication du texte anglais de la conférence donnée par S. G. Mgr Mathieu, l'automne dernier, devant le Canadian Club de Regina sur l'éducation dans la province de Québec.

La liste des souscripteurs sera publiée dans le *Patriote de l'Ouest*. Adressez les souscriptions à M. J.-P. Daoust, trésorier de l'Association, à Prince-Albert, Sask.

AU MEXIQUE

On oublie un peu dans l'effroyable brouhaha de la grande guerre européenne, les choses du Mexique. Elles continuent pourtant d'offrir un très vif intérêt.

Le Mexique vient de se payer le luxe d'une nouvelle constitution, et cette constitution légalise le vol de tous les établissements religieux. Elle décrète que *« les séminaires, collèges, couvents, asiles, hôpitaux, édifices quelconques construits pour des fins religieuses passent à la nation. Toutes les églises sont déclarées propriété du gouvernement qui déterminera combien d'entre elles peuvent être employées à leur destination. »*

C'est très simple, on le voit. Le gouvernement, inspiré de l'esprit que traduit ce décret, dira lui-même combien d'églises il convient de tenir ouvertes dans telle ou telle ville et à quoi les autres

seront employées. Il prétend pareillement déterminer le nombre des offices religieux et interdire à l'Eglise d'acquérir des biens-fonds ou des immeubles.

Quelle clameur s'élèverait dans la presse universelle si ces choses se passaient dans un autre pays, si elles n'étaient point la résultante des influences maçonniques !

Le Devoir.

O. H.

DING ! DANG ! DONG !

— Au commencement de la semaine dernière Mgr l'Archevêque de Winnipeg est allé faire visite à M. l'abbé Norbert Bellavance, curé de Dunrea, qui est malade.

— Le R. P. H. Leduc, O. M. I., vicaire général d'Edmonton, qui a prononcé en cris l'éloge funèbre du R. P. Hugonard à Lebrét, est venu jusqu'à Saint-Boniface. Il était à l'archevêché le 17 février.

— C'est le propre de l'Eglise de renouer toujours le présent au passé. Pour elle, la religion des souvenirs se confond avec le sentiment de la justice. — Cardinal Pie.

— Le R. P. Eugène Lecoq, O. M. I., qui avait été récemment nommé curé de Saint-Charles, vient d'être appelé à remplacer le cher P. Hugonard, à Lebrét, Sask. Le R. P. Lecoq revient d'un voyage à Los Angeles, Cal., où il était allé visiter des parents, en sorte qu'il n'aura eu que le titre de curé de Saint-Charles, sans en exercer les fonctions. Sur son lit de mort, le R. P. Hugonard l'avait demandé comme successeur.

— Très jolie soirée musicale au Collège le 19 février au profit de la conférence Saint-Vincent de Paul de l'institution. *Les Petits Chanteurs*, dans une saynète musicale, ont ravi leur auditoire. Un violoniste belge, Nico Poppeldoff, a donné un concert artistique très goûté.

— M. l'abbé Pierre Decelles, ci-devant du Petit Séminaire, vient d'être nommé curé de Somerset, Man.

— Le conférencier de *l'Union Canadienne*, le 25 février, a été le R. P. Paul de Mangeleere, S. J., professeur au collège. Il a parlé avec une émotion communicative de son héroïque et sanglante patrie, la Belgique.

— Nous tenons à saluer l'apparition de deux nouvelles revues : *L'Action Française*, 98, Immeuble Dandurand, Montréal, et, *la Revue Académique*, 1918, rue Saint-Denis, dans la même ville. Succès et longue vie !

— La *Semaine Religieuse* de Montréal, numéro du 29 janvier, et les *Annales Térésiennes*, numéro du 31 janvier, contiennent des notices biographiques de M. l'abbé Julien Doucet, décédé le 2 janvier. Ses restes mortels ont été déposés dans la crypte de l'église de Sainte-Thérèse. Le collège de cette ville était son *Alma Mater*.

— Le comité central de l'A. C. J. C. vient de faire connaître au public le résultat de la campagne de souscriptions inaugurée le 21 décembre 1914 en faveur des écoles bilingues de l'Ontario. Il a recueilli pour l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario la somme de \$52,457.85 et, sur demande spéciale de souscripteurs, \$575.00 pour le journal le *Droit*.

— La mère de Lincoln écrivait à son fils encore jeune: "J'approcherai mes lèvres de ton oreille, et je te dirai avec une intensité si ardente le nom de Dieu qu'il ne sera jamais effacé de ta pensée et que, jusqu'à la dernière heure de ta vie, ce nom sacré restera dans ton âme scellé par un baiser de ta mère."

— Les écoles catholiques des Etats-Unis épargnent à l'Etat chaque année la somme de \$21 000 000. Il y a plus d'un million d'enfants dans les écoles paroissiales. Cela n'empêche pas que les catholiques doivent payer quand même pour l'entretien des écoles publiques neutres.

— Au moment où nous mettons en pages, le projet de loi concernant la réorganisation de l'Université a été soumis à l'Assemblée législative et a subi les premiers feux d'une vive discussion, à laquelle ont pris une part remarquable plusieurs membres de la loyale Opposition, entre autres MM. Bénéard, Hamelin et Talbot. Nous reviendrons sur cette importante question et nous noterons pour l'histoire l'évolution, dans le sens *étatiste*, que l'on est en train de faire subir à notre Université, dont le collège de Saint-Boniface est partie constituante,

R. I. P.

— Dom Adrien Gréa, fondateur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée-Conception, décédé en France. Nous consacrerons un article à sa mémoire dans notre prochain numéro.

— Rde Sœur Marie-Anne Goulet, des Sœurs Grises de Montréal, décédée à la Maison Provinciale de Saint-Boniface neuf jours après le R. P. Hugonard, dont elle fut pendant vingt-cinq ans l'active collaboratrice à l'école de Lebrét. Elle avait 74 ans d'âge et 53 de vie religieuse. Elle avait fait son noviciat à Saint-Boniface et prononcé ses vœux le 14 septembre 1865. S. G. Mgr l'Archevêque a chanté son service le 23 février. Le nouveau supérieur de l'école de Lebrét et plusieurs autres membres du clergé y assistaient.